



LES PLUS PROCHES

...

un témoignage à
propos de pression
psychologique et
de consentement

Avant de commencer ce texte, je voudrais expliciter d'où je parle. Même si je ne m'identifie pas aux hommes, j'ai été assigné "homme" à la naissance par mes parents et le reste de la société. Malgré quelques résistances de ma part, j'ai été éduqué et socialisé comme homme et oppresseur. Bref, je suis conscient de ma position d'homme cis¹. Aussi, je suis blanc, valide, issu d'une famille de classe supérieure, j'ai fait des études universitaires et j'ai des pratiques hétérosexuelles.

Pourquoi un autre témoignage sur le consentement ? Déjà, et de manière totalement égoïste, parce que c'est important pour moi d'écrire là dessus, pour y réfléchir seul, me remettre en question et améliorer mes relations aux autres, en essayant d'en faire des rapports avec moins de domination.

Mais surtout, si je publie ce texte, c'est parce que j'ai envie de partager cette histoire avec plein d'autres mecs cis et hétérosexuels pour participer à notre changement. Il existe peu de témoignages d'hommes sur le sujet mais ceux que j'ai pu lire ou écouter m'ont beaucoup apporté, principalement je crois parce qu'ils étaient exprimés d'une position sociale que je partage. Par contre je vais essayer de ne pas me faire avoir par les pièges dans lesquels tombent beaucoup de ces confessions. L'expression constante d'un sentiment de culpabilité est le principal je pense. En s'adressant aux hommes à propos du viol, Andrea Dworkin

1 Cis ou cisgenre : une personne dont le genre assigné à la naissance correspond au genre auquel elle s'identifie

dit "Vous trouvez toujours une bonne raison de ne rien faire contre ce pouvoir que vous avez. Se cacher derrière la culpabilité, c'est ma préférée. J'adore cette raison là. Oh c'est horrible, oui, je suis si désolée. Vous avez le temps de vous sentir coupable. Nous n'avons pas le temps que vous vous sentiez coupables. Votre culpabilité est une forme d'acquiescement à ce qui continue d'arriver. Votre culpabilité aide à maintenir les choses telles qu'elles sont."² Cette culpabilité peut aussi se traduire par un certain "je suis un des valets du patriarcat → je n'arriverais jamais à changer → tout est de ma faute → c'est vraiment pas facile d'être un homme attentionné aujourd'hui". Je sais que j'ai pu penser ça à des moments de ma vie mais j'espère ne plus être trop comme ça aujourd'hui.

Je ne me suis pas souvent senti concerné par la majorité des brochures sur le viol. J'avais l'impression que dans la majorité des cas elles racontaient des histoires sordides et explicitement violentes, souvent physiquement. Je me suis toujours dit que ces histoires ne se rapprochaient pas de la mienne. Sans forcément tomber dans le cliché du méchant violeur inconnu dans une ruelle sombre, je ne me suis jamais senti "prédateur". N'étant pas très sûr de moi, ne sachant pas trop comment draguer et n'ayant pas la "chance" de tomber sur des personnes ayant les mêmes sentiments que moi, j'ai eu mes premières histoires sexuelles très tard par rapport à la moyenne. J'étais souvent

² Andrea Dworkin ; *Je veux une trêve de vingt-quatre heures durant laquelle il n'y aura pas de viol* ; Labrys n°24. Juillet-décembre 2013

choqué par comment les mecs avec qui je traînais parlaient des meufs ou se comportaient avec elles, en particulier leurs copines. J'étais mal à l'aise quand en soirée à 15 ans une fille se faisait toucher les fesses par pleins de mecs à la suite. J'étais poussé à y participer, ne le faisais pas mais restais quand même envieux de ceux qui l'avaient fait.

Puis j'ai lu des textes sur le consentement. Là je me suis dit qu'il fallait que je fasse gaffe à ne pas dérapier et j'ai commencé à en discuter avec les filles avec qui j'avais des histoires et avec d'autres ami.e.s, dont beaucoup de féministes. Je ne me considérais pas comme violent alors je me disais que je risquais pas de forcer quiconque à quoi que ce soit. Je me disais bien que des fois, dans le passé, j'avais pas toujours fait gaffe aux envies de l'autre mais en y réfléchissant je ne me souvenais de rien de suffisamment précis. J'étais le cliché du garçon hétéro profémministe, avec un bagage de lectures et discussions, qui se remet pas trop en question parce que son expérience de vie l'a poussé à être peu sûr de lui et donc forcément inoffensif pour les femmes. Pauvre chou, j'avais vécu des moments vraiment pas facile en tant que garçon pas très viril, je comprenais donc très bien les expériences de mes ami.e.s opprimées et je ne pouvais donc pas être un agresseur. Je raconte tout ce qui précède pour dire que j'arrivais à l'époque à me faire bien voir publiquement par mes ami.x.e.s meufs, gouines ou trans, et que certaines personnes des milieux féministes me considéraient comme un allié. Un jour, je suis tombé sur un article intitulé "Dire non n'est jamais anodin : récit de

situations de domination sexuelle ordinaire en relations hétérosexuelles"³ et j'ai réalisé qu'en tant qu'homme avec des pratiques hétérosexuelles dans une société patriarcale, non seulement j' avais participé à la domination sexuelle ordinaire (en essayant par exemple, quand j'étais encore puceau, de convaincre des copines de "me faire découvrir le sexe") mais j'y participais encore, souvent sans m'en rendre compte. Et même en faisant gaffe et en y réfléchissant régulièrement j'ai fais ce qui va suivre.

C'est nécessaire de dire que j'ai discuté de tout ça avec la principale concernée, la personne qui a subi ces pressions. Elle ne veut pas être prise pour une victime. Je crois que j'ai besoin de parler de tout ça, pour moi et j'espère pour d'autres, mais je pourrais pas (et ne devrait pas) le faire sans l'accord de la personne concernée. Ce serait une fois de plus l'empêcher d'être actrice de ce qui se passe et lui prendre la parole. Elle a aussi relue ce texte et y a ajouté des idées et des phrases.

Cette histoire s'est passée il y a environ six ans. Je suis allé passer un mois chez une vieille amie qui habitait depuis deux ans loin de chez moi. J'avais très envie de la voir et de passer du temps chez elle. Ça fait maintenant 17 ans qu'on se connaît. Après 5 ans d'amitié très forte, on a été en couple pendant 3 ans et ensuite dans une relation non-exclusive pendant environ 3 ans. Elle a finalement

3 *Dire non n'est jamais anodin : récit de situations de domination sexuelle ordinaire en relations hétérosexuelles*. Timult n°6. Septembre 2012

quitté, en partie à cause de moi, la ville où on habitait tou.te.s les deux. Tout ce temps notre amitié a évolué de différentes manière mais encore aujourd'hui on reste vraiment très proches. C'est une des personnes qui me connaît le mieux au monde et on partage toujours une relation de soutien, d'écoute et de conseil mutuel.

La dernière fois qu'on avait passé du temps ensemble, notre histoire affective et sexuelle avait continué. Au moment où je la retrouve chez elle, cela fait une année qu'on ne s'est pas vu. Notre histoire d'amitié/amour/sexe (pas toujours tout en même temps) est tellement vieille et a survécu à tellement de moments durs (en majorité créés par mes comportements) que j'ai une confiance totale sur le fait qu'elle ne pourra pas s'arrêter. On dort tous les soirs ensembles, plus ou moins nu.e.s, parce qu'on en a parlé et qu'on en a envie, mais je garde toujours au moins un caleçon. Quelles que soient les différences dans nos envies d'aller plus loin en fonction des moments, on est tou.te.s les deux content.e.s de se faire des câlins. J'ai souvent envie d'elle bien que je vive une histoire d'amour intense dans ma ville. Elle se sent pas à l'aise avec son corps en ce moment. Moi je lui dis souvent que je trouve qu'elle est belle, qu'elle a un beau corps. Je le pense sincèrement. Je lui dis aussi des fois qu'elle m'excite. Je fais pas forcément attention à comment elle réagit.

Au bout d'un moment, j'écris ça dans mon carnet :

“Je crois que c'est la première fois que je me retrouve dans cette situation. Le fait de se voir tout le temps, de

passer beaucoup de temps ensemble et de savoir qu'il y a peut être moyen. Si j'étais dans un endroit où je connais des gens, où j'ai ma vie, ce serait pas pareil. Ici je pense qu'à ça depuis que je suis là. Du coup j'ai du mal à me retenir et à faire attention à ce dont tu as envie. Tu me fais des câlins. Je me dis que tu as envie. En fait t'as envie de seulement ce que tu me fais. Moi je te demande si je peux te caresser les fesses, poser ma main dessus. Tu acceptes. Mais j'ai toujours envie de plus. A un moment tu veux plus alors je pose ma main autre part. Et je continue les caresses. Là je te demande plus si ça te va, si ça t'as envie. Ou alors, sans réfléchir, je pars du principe que si ça t'allait quelques heures plus tôt, ça te va à ce moment aussi. Je suis grave ! Pourquoi je te redemande pas simplement ? Je suis pas du tout assez attentif. Je me sens super con, je fais pas du tout attention à ton consentement. "dès lors qu'tu l'avais consenti, j'pensais qu'c'était ok à chaque fois". Heureusement que tu m'as dit clairement stop. Tu m'as dit aussi "c'est pas toujours facile de dire non" Je pensais pas que c'était le cas avec moi. Je m'étais dit : "on a fait un contrat selon lequel si tu me dis stop j'arrête tout de suite", ce que j'ai réussi à suivre, au moins après un moment. Mais c'est beaucoup trop facile. Ca prend pas en compte le fait que c'est pas toujours facile de dire non puisque comme tu dis tu en as en partie envie mais t'es pas forcément sûre de toi. En plus, même si je me laisse emporter, je crois vraiment que j'ai envie que tu sois sûre de toi si on fait des trucs ensemble. Dans des cas comme ça il faut pas

simplement laisser la possibilité de dire non, mais demander ! Pas profiter que ça t'aille un peu (et l'alcool aide pas à s'arrêter) pour faire plus.”

En relisant ça maintenant je vois plusieurs trucs clairs :

- J'étais totalement conscient du fait que je dépassais son consentement, je le dis explicitement, et pourtant j'ai continué. J'utilisais une stratégie dégueulasse qui consiste à, sans brusquer les choses, pousser l'autre personne qui doute à, à un moment lâcher ses barrières et dire "bon d'accord, on y va" ; peu importe le temps que ça prendra, quitte à ce qu'elle regrette après. Je la poussais en fait à consentir. Malgré ses questionnements sur notre relation, ses doutes, j'utilisais la partie des sentiments positifs qu'elle avait pour moi et ses envies sexuelles (en partie indépendantes de moi) pour la convaincre, lentement et sans violence explicite, de coucher avec moi. Je la titillais en espérant arriver au moment où son envie de sexe surpasserait sa retenue, ou elle serait à court d'arguments, ou la pression deviendrait trop importante et où « plus rien ne justifierait le non ».

- J'avais envie d'arriver à mes fins. Et malgré le fait que, quand je me retrouvais seul à analyser à froid la situation, je conscientisais la pression que je mettais et comment c'était détestable, je ne me retenais pas. Mes envies prenaient le dessus sur son bien être. Surtout, je crois vraiment que je ne demandais pas son consentement explicite parce que j'avais peur de me trouver face à un

refus et donc une frustration. J'essayais de tirer tout ce que je pouvais de la situation avant qu'elle ne dise explicitement stop. Je ne veux pas exagérer mon comportement d'agresseur en disant tout ça ou me montrer volontairement plus machiavélique que je ne le suis pour soutenir mon propos mais le fait que ce soit une analyse post-événement me permet de voir les choses de manière plus claire qu'à l'époque. Je n'acceptais pas son refus clair et je ne voulais pas l'entendre. « Être énervé.x.e par les frontières de quelqu'un.x.e révèle une attitude où on se sent le droit d'exiger du sexe et un manque de respect synonyme de la culture du viol, qui est inacceptable »⁴

- Dans ce moment de solitude lucide, on peut lire de la culpabilité. Celle-ci montre une fois de plus son inutilité totale puisque qu'elle n'avance à rien. En tout cas, elle ne m'aide pas à me responsabiliser et arrêter de faire de la merde.

Finalement, pendant ce séjour d'un mois, on a couché ensemble trois fois. Tous ces rapports étaient à priori consentis, mais en revenant dessus je ne pense pas qu'ils auraient pu avoir lieu sans mon insistance crasse. Ou alors ils auraient été infiniment plus sincères car vraiment choisis et voulus par nous deux. Le concept du « non c'est non » est nécessaire, mais il ne suffit pas. il faut passer au « oui c'est oui », qui est vraiment mieux ! Parce qu'il existe plein de situations où dire « non » est trop compliqué. Parce

4 Melissa A. Fabello et Aaminah Khan; *Beware these 10 types of feminist men*; Everyday feminism; 8 août 2016
<https://everydayfeminism.com/2016/08/reasons-to-beware-feminist-men/>

que ne pas dire « non » ne veut pas dire « oui ». Le consentement doit être un truc positif synonyme de désir, d'envie et d'attention aussi parce que souvent il est plus facile de dire oui que non.

Quelques semaines après mon départ, c'est elle qui est venue dans ma ville pour quelques jours. On a passé une soirée chez des vieilleux potes à pas mal boire et discuter. J'ai jamais eu de problèmes sociaux avec l'alcool parce que dès que j'ai trop bu je me sens mal et j'ai juste besoin de me retrouver seul pour vomir tranquille. Avant ces malaises, je suis souvent un peu moins stable que d'habitude mais toujours relativement conscient de ce qu'il se passe. J'ai jamais eu de trou noir dans mes souvenirs, suis toujours resté relativement sérieux et je n'ai à priori jamais été relou à cause de l'alcool. Mais ce soir là j'ai passé le stade du malaise physique sans trop savoir comment et j'ai continué à boire. Au moment d'aller se coucher, on s'est retrouvé dans le même lit. Je ne me souviens pas exactement de ce qu'il s'est passé mais elle me l'a raconté le lendemain. Elle était vénère contre moi et a accepté au bout d'un moment de me dire pourquoi. Je ne l'avais pas touché mais je lui avais dit des trucs comme "je veux pas te mettre la pression mais j'ai vachement envie de toi". Elle m'a expliqué que c'était la première fois qu'elle s'était sentie menacée par moi et que ça l'avait rendue très mal. Que cette amie ressente ça avec moi était horrible. Je suis sans surprise tombé dans un moment de culpabilité intense et je me suis confondu en excuses. J'étais très triste et déçu de moi-même. Elle m'a dit

qu'elle n'avait pas envie de mes excuses et qu'elle n'allait sûrement pas essayer de me consoler. Par contre elle espérait que je me mette à bosser sérieusement pour ne plus jamais refaire ça à quiconque. C'est ce que j'essaye de faire.

Ce sont nos amies, amantes, amoureuses les plus proches avec qui on vit les situations les plus propices à faire de la merde. Celles qui nous font tellement confiance qu'on a l'impression qu'elles ne peuvent rien risquer avec nous parce que notre attention à leur consentement serait un acquis. Qu'évidemment on ne dépassera jamais les barrières. Qu'avec tous nos beaux discours pour faire croire qu'on a compris tous les aspects du patriarcat, là où il se cache le plus insidieusement, on ne peut se rabaisser à y participer, même inconsciemment. On a réussi à prouver publiquement notre valeur en tant qu'allié et on persiste à continuer à la démontrer. Mais c'est dans notre intimité que se cache le plus profondément les relents de notre rôle d'opresseur. Il faut toujours aller chercher plus loin comment, sans utiliser la moindre force physique, on arrive à obtenir ce qu'on veut par d'autres formes de pressions, en particulier psychologiques, qui passent parfois pour des comportements attentionnés, les compliments par exemple. Il ne faut jamais nous sentir à l'abri de nous-mêmes, non dans une culpabilité malsaine mais en nous tenant responsables de nos actes.

“ Ce sont nos amies, amantes, amoureuses les plus proches avec qui on vit les situations les plus propices à faire de la merde. Celles qui nous font tellement confiance qu'on a l'impression qu'elles ne peuvent rien risquer avec nous parce que notre attention à leur consentement serait un acquis. ”